

Quelques remarques sur le Branlin, son histoire et ses poissons

par Bertrand Méheust

Le Branlin prend sa source au sud de Saints, et passe par Saint-Sauveur, Fontaines, Mézilles, Tannerre, Villeneuve-les-Genêts, Champignelles, Malicorne, Saint-Martin-sur-Ouanne. Au prétexte de « continuité écologique des cours d'eau », un projet d'aménagement du Branlin veut en modifier le cours à hauteur de Mézilles. Ce projet vise à creuser un canal artificiel qui contournera la digue du déversoir au lieu dit le « trou de bonde », juste en dessous de l'ancien pressoir, de manière à rejoindre par la droite, en amont, le bief du Moulin rouge.

Pour saisir les impacts de ce projet sur la vie de la rivière, il importe de connaître son histoire.

Le lieu dit sur lequel est centré le projet se nomme, dans la mémoire locale, depuis plus d'un siècle, le « trou de bonde », et non, comme l'imaginent les auteurs du projet, « le déversoir du Moulin de Corneil. »

Juste au-dessus de ce déversoir, mon arrière grand-père fit construire, au milieu du XIX^e siècle, son pressoir, le premier pressoir à vapeur de la région.

Né à Mézilles en 1947, j'ai accompagné ma mère au lavoir pour pêcher des vairons dès que j'ai su marcher, et mon grand père à la pêche au gros poissons dès l'âge de 7 ans. Il m'a raconté l'histoire de sa rivière. Son père avait fait de même avec lui à partir de 1907. En totalisant toutes ces informations, j'ai donc en tête deux siècles d'histoire du Branlin. Je ne suis donc pas le plus mal placé pour évaluer la solidité de l'information du projet d'aménagement du Branlin, et commenter son utilité.

Sur le Branlin, comme sur la plupart des petites rivières françaises, depuis des siècles, on a construit un moulin tous les deux ou trois mètres de dénivelé. Des pelles, à la hauteur du moulin, permettaient de retenir l'eau dans un bief. Comme on tirait régulièrement de l'eau pour faire fonctionner le moulin, l'eau était renouvelée. Les biefs étaient curés et nettoyés pour empêcher qu'ils ne s'ensavent. Ils pouvaient être profonds. Le bief du glaciais, juste au dessus du trou de bonde, avait (et aurait encore s'il était entretenu) entre un mètre cinquante et deux mètres de profondeur. C'est là que se tenaient les gros poissons, les carpes, les brochets. Quand j'étais enfant, les moulins ne fonctionnaient plus, mais le bief qui longe la rue des Ferriers était régulièrement curé et

nettoyé par les riverains, qui utilisaient encore leurs lavoirs. J'ignore qui organisait cette corvée régulière, mais je me souviens qu'elle était menée dans la bonne humeur par les riverains. C'était aussi une fête pour les enfants.

Le Branlin était donc (et est encore) une succession de biefs et de moulins. Ainsi, pour nous en tenir à la commune de Mézilles, le bief du Moulin rouge commençait en dessous du pont de Juspy, à la hauteur du lieu dit « la culasse ». Le bief de Mézilles commençait en dessous du Moulin rouge pour retrouver la rivière en dessous de l'ancienne scierie, où se trouve désormais le restaurant *Le Moulin de Corneil*. Le bief du Moulin Grenon commençait en dessous de la marnière. Entre chaque bief, avant que le niveau de l'eau ne recommence à monter, on avait une succession de trous et de rapides peu profonds, de gravières, où les vairons frayaient.

Ce dispositif séculaire, le mouvement des eaux, la succession des biefs et des courants favorisaient la prolifération des poissons. De plus, le Branlin était (et est toujours) naturellement empoissonné par les étangs de Gaudry et des Barres, qui communiquent avec lui par un ruisseau appelé la rivière rouge, à cause de sa teneur en métaux ferrugineux.

Une anecdote pour illustrer la richesse en poisson de la rivière. Mon grand père m'a raconté avoir capturé en 1917, en un seul coup d'épervier (c'était la guerre...) une dizaine de kilos de chevesnes, dans un trou de la rivière, à la hauteur de l'ancien abreuvoir de la rue des Ferriers, dont la profondeur n'excédait pas un mètre cinquante. Quand on vidait le bief pour le curer et le nettoyer, tous les deux ans si mes souvenirs sont exacts, de véritables nappes de poissons de toutes tailles et de toutes espèces restaient dans les flaques d'eau, et les gamins se précipitaient avec leurs épuisettes. Dans l'abreuvoir de la rue des Ferriers, tous les ans au printemps, on trouvait, fixées sur les cailloux par leurs ventouses, des grappes de « chatouillotes », ces petites lamproies qui fournissent d'excellents vifs pour le brochet. Ce qui montre que le dispositif n'était pas étanche, et que la circulation des poissons vers l'amont était possible.

La diversité des poissons du Branlin était très grande : il y avait des bancs de vairons et de goujons, des gardons rotengles, des bandes de chevesnes dont les plus gros pouvaient peser quatre livres, des vandoises, des anguilles, des tanches, des loches, des épinoches, des carpes, introduites par la société de pêche, qui ne se reproduisaient pas ou peu dans la rivière, mais qui y devenaient très grosses ; des truites saumonées, en petit nombre mais sauvages, et qui se reproduisaient

dans la rivière, que l'on pêchait en général en amont, au dessus du pont de Juspy ; des perches, des brochets, et beaucoup d'écrevisses, indice d'un degré biotique élevé. *On trouvait dans le bief les mêmes espèces de poissons que dans la rivière*, j'insiste sur ce point, mais les grosses carpes préféraient évidemment les zones calmes des biefs, et les truites les trous en amont.

À la fin des années 50, la mentalité a changé, la mode de la pêche à la truite s'est installée. L'administration a transformé le Branlin en rivière de première catégorie, et on y a introduit des truites de pisciculture. Mais à cette époque le bon sens prévalait encore. La rivière a donc été découpée en deux tronçons. La première catégorie concernait la section de la rivière située en amont du pont de Juspy, c'est-à-dire avant les biefs. Et la deuxième partie de la rivière, restée en deuxième catégorie, allait du pont de Juspy jusqu'au trou de bonde du Moulin Grenon, et la pêche y ouvrait au mois de juin.

La classification du Branlin en rivière de première catégorie, décidée par l'administration, a marqué le début de sa dégradation. Les truites arc-en-ciel que l'on a commencé à introduire à cette époque, et que, je crois, on introduit toujours, ont contribué à décimer les bans de vairons. Elles ne se reproduisent pas dans la rivière, et la plupart sont prises au bout de quinze jours, comme tous les pêcheurs le savent. Et comme l'administration finit toujours par croire en ses fictions, on a vu le début des décisions absurdes. Des employés de l'administration des rivières seraient venus pratiquer la pêche électrique pour éradiquer les brochets, au prétexte qu'ils n'avaient plus leur place dans une rivière de première catégorie. Je n'ai pas été témoin de cette séance d'éradication administrative, mais je n'ai pas de raisons de mettre en doute la parole de la personne qui me l'a racontée. Cette histoire, vraie ou fausse, est en tout cas révélatrice : on aurait entrepris de détruire le poisson sauvage pour lui substituer un poisson de pisciculture.